



Les égouts en chantier

Agnès Jeanjean

► To cite this version:

Agnès Jeanjean. Les égouts en chantier. Colloque MàP III (Matières à penser), ss la dir. François HOARAU, Marie-Pierre JULIEN, Céline ROSSELIN et Jean-Pierre WARNIER, Université Paris V, Paris, Feb 2001, Paris, France. halshs-00004631

HAL Id: halshs-00004631

<https://shs.hal.science/halshs-00004631>

Submitted on 14 Sep 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les égouts en chantier

Agnès Jeanjean

LAMIC-Université de Nice & LAU-Cnrs

Écrit en mai 2001 ce texte fait suite au colloque Mâp III organisé en Février 2001 à l'université Paris V par François HOARAU, Marie-Pierre JULIEN, Céline ROSSELIN et Jean-Pierre WARNIER.

Il a été accepté en vue d'une publication collective par les responsables de publication : François HOARAU, Marie-Pierre JULIEN et Céline ROSSELIN. Qu'ils soient ici remerciés pour leur stimulante réflexion.

Par la mise en oeuvre de techniques de vidéo-surveillance et d'inspection télévisuelle, les techniciens qui s'occupent de l'assainissement liquide des villes peuvent agir à partir de la surface sans forcément descendre au fond des collecteurs d'égouts. Des images "assagies", inodores, sont produites, analysées et parfois montrées au public. Toutefois, lorsqu'une voûte s'effondre, lorsqu'une conduite s'use, il faut les réparer. Des ouvriers des Travaux Publics interviennent alors à l'intérieur des conduits souterrains. Étudier la nouvelle production d'images, ses effets de mise à distance entre les corps et des substances est fort intéressant. Mais ne pas prendre en considération la part de travail qui demeure enfouie, indispensable, impensée, reviendrait à traiter ce phénomène de façon incomplète. Ce serait oublier les hommes qui travaillent sous terre au milieu des eaux usées et des excréments.

Quotidiennement, pendant deux ans, j'ai suivi dans leur travail des équipes d'ouvriers qui interviennent sur des chantiers de Travaux Publics dans les collecteurs d'égouts de Montpellier. Ces hommes sont engagés dans des corps à corps avec des substances, des matières et des outils. La mise en oeuvre de techniques d'objets et de techniques de soi modèle les corps. Elle nourrit également un sentiment de honte qui, dans ses dimensions psychique, sociale et physiologique, participe à la construction des ouvriers. Je souhaite montrer comment ces actions sur soi sont prises dans des réseaux d'actions sur les actions des autres et comment cela peut-être vécu par les individus impliqués.

Contexte matériel, spatial et humain

Un travail “enfermé”

Les ouvriers qui font l'objet de cet article ne sont pas des spécialistes du travail dans les égouts. Ils peuvent intervenir sur toutes sortes de chantiers. Ce sont leurs chefs qui déterminent au jour le jour la composition des équipes et leur affectation. Les chantiers de Travaux Publics ont généralement lieu à l'air libre et les ouvriers apprécient cet aspect de leur travail. *“On respire”(maçon intérimaire de 35 ans), “On est toujours dehors, c'est un avantage par rapport au travail en usine. Moi j'ai pas eu un grand choix. C'était l'usine ou les chantiers. J'ai choisi les chantiers parce que justement on est toujours dehors, enfin, normalement...”(maçon de 50 ans), “Je ne supporte pas de travailler enfermé, j'ai besoin de liberté. C'est pour ça que je suis dans les Travaux Publics.”(poseur de 48 ans).* Cette particularité des chantiers confère un sentiment de liberté qui disparaît dans les égouts lorsque les hommes travaillent sous terre.

Des contextes matériels changeants

Qu'il ait lieu à l'air libre ou non, chaque chantier a une configuration qui lui est propre. Les installations préexistantes, l'environnement, la nature du sol, les accès ne sont jamais exactement identiques. Les contextes économique et politique ont également des répercussions sur le déroulement du travail. Selon la nature du marché passé entre les responsables de l'entreprise de Travaux Publics et les représentants du maître d'ouvrage (commune, région...), les techniques appliquées et les outils fournis varient ainsi que la main d'oeuvre, plus ou moins nombreuse, plus ou moins qualifiée. En outre, le champ matériel se modifie constamment sous l'effet du travail. En un même lieu, à un jour d'intervalle, selon que l'on coule du béton ou que l'on pose des éléments préfabriqués par exemple, les rythmes du chantier, les couleurs, les sons, les outils, les gestes, ne sont pas les mêmes. Ainsi, les ouvriers doivent constamment s'adapter à des conditions de travail qui ne sont jamais identiques et qui évoluent sans cesse. Pour penser les actions motrices qu'un tel contexte de travail génère, je trouve particulièrement pertinente la notion de *“tactiques corporelles de l'adaptabilité”* proposée par Pierre Parlebas (1999 : 41) : *“l'environnement est instable et porteur d'incertitude...le pratiquant s'ajuste à l'imprévu et reste disponible à la nouveauté....on assiste à une tactique corporelle de l'adaptabilité qui entretient la prise d'initiative.”*

Sur les chantiers de Travaux Publics, cela donne lieu à des pratiques facilement identifiables. Devant la nécessité d'inventer des façons de faire (infinies) à partir des moyens matériels (finis) dont ils disposent, les ouvriers développent des systèmes improvisés qu'ils nomment *“systèmes D.”*¹ Parmi le matériel apporté

¹D. étant l'abréviation de “Démerde”. Ces systèmes peuvent être analysés à la lumière des très belles pages de Claude Lévi-Strauss sur le bricolage et les bricoleurs (

sur les chantiers, les chefs d'équipes prévoient toujours des morceaux de bois récupérés, des tiges de fer. Objets parmi lesquels, lorsque ce sera nécessaire, un ouvrier viendra dénicher un levier, une surface plane, un bouchon. Ces éléments constituent un réservoir de formes. Cette qualité est partagée par la plupart des objets et outils très souvent détournés de leur usage premier. Une brouette retournée servira d'escabeau, une pelle fera office de cale... La fonction de chaque outil occupe un spectre large. Savoir s'adapter, être ingénieux sont des qualités professionnelles que les ouvriers aiment à évoquer et qui, selon eux, les caractérisent. Ainsi l'explique un chef d'équipe : *“Les chantiers c'est jamais pareil, il faut toujours inventer des systèmes, réfléchir, combiner. Tu ne sais jamais exactement ce qui t'attend. Là c'est intéressant. On est des aventuriers. Si on y réfléchit bien”*. Les “systèmes D.”, font partie du métier. Ils sont valorisés et valorisants.

Des espaces réduits

Les chantiers dérèglent l'espace public et les élus municipaux exigent qu'ils soient les moins encombrants possibles. Il arrive que les barrières de chantiers soient disposées à dix centimètres des regards de visite² et que les voitures frôlent les ouvriers leur laissant très peu de place pour évoluer. Cette proximité nécessite une plus grande vigilance, un surcroît d'inconfort. Les gestes en sont compliqués et la fatigue augmentée. La domination d'autres intérêts sur les leurs a donc pour les travailleurs, des répercussions physiques. En outre, la réduction de l'espace réservé au chantier est symboliquement dévalorisante pour la plupart des ouvriers. Elle signifie de façon manifeste que dans le rapport de force, ils sont les moins puissants. Ainsi en témoigne cette discussion entre deux maçons : *“- Si on pouvait travailler sur les mains, ils (les représentants de services municipaux, les conducteurs de travaux) ne se gêneraient pas.*

-Ils oublient qu'on est aussi des électeurs, on dirait que pour eux (les élus) un ouvrier ça ne vote pas, que dans les T.P. on ne vote pas.” Dans les égouts l'espace est encore plus réduit. Pour ne pas perturber la circulation en surface ou par souci d'économie, le travail s'effectue souvent sans tranchée et les hommes doivent travailler sous terre, courbés à l'intérieur de collecteurs de un mètre dix de

1990 : 30-35). Mais dans le cadre de cet article, je n'examinerai pas cet aspect développé ailleurs (Jeanjean 1998 : 436-444).

² Ouverture qui permet d'intervenir à l'intérieur d'un égout. Un regard visitable est une sorte de “conduit de cheminée” parfois pourvu d'échelons qui permet l'accès du personnel à la canalisation ou l'introduction dans celle-ci d'automates d'inspection, de nettoyage ou de réparation. Le fascicule 70 du Ministère de l'équipement, du Logement et des Transports à effet du 16 janvier 1992 précise entre autres qu'un regard visitable doit avoir les caractéristiques suivantes : dimension minimale intérieure 1 m, dimension de l'ouverture d'accès 0,60 m, distance entre deux échelons 0,30 m.

hauteur sur quatre vingt centimètres de large par exemple. Là encore d'autres intérêts que les leurs augmentent la pénibilité du travail.

Des corps proches

En ces espaces réduits, les ouvriers travaillent très près les uns des autres. Les gestes des uns doivent s'accorder à ceux des autres. Chaque homme adapte ses actions non seulement à la configuration matérielle du chantier mais aussi à l'ensemble des autres corps qui évoluent tout contre lui. Il lui faut connaître le travail de ceux qui interviennent en même temps que lui, anticiper leurs mouvements. Il faut aussi prévoir les risques qu'ils peuvent représenter. Sur ce point également les travaux de Pierre Parlebas (Ibid : 41) m'apparaissent très utiles pour décrire les mécanismes observés. Les ouvriers sont en "*interaction motrice avec autrui*", les tactiques du corps "*passent par le déchiffrement du corps d'autrui*". C'est ce que Pierre Parlebas qualifie de situations sociomotrices et qu'il distingue de situations "*...psychomotrices accomplies en solo*".

Sur les chantiers, le travail des uns a des répercussions directes sur le corps des autres ; allégeant ou au contraire alourdissant les efforts physiques, menaçant ou au contraire préservant la sécurité. Le travail s'effectue en permanence sous la menace d'un accident. Et ces accidents mettent en lumière de façon douloureuse les liens entre les hommes. Les exemples abondent : un chef de chantier qui n'a pas respecté une règle est jugé responsable de la mort d'un manoeuvre qu'il venait d'embaucher. Un maçon qui conduisait un tractopelle, alors qu'il n'avait pas le permis, a heurté un homme avec lequel il travaillait depuis quinze ans. Un chef de chantier est responsable de la mort de son frère écrasé par la grue sous laquelle il travaillait. Les accidents rappellent que chacun risque sa vie mais aussi celle des autres. Tous sont soumis à cette "loi".

Sur les chantiers, les hommes non seulement travaillent très près les uns des autres, mais ils prennent leurs repas, se déshabillent, se reposent, se lavent les uns devant les autres, souvent en pleine rue. Les cabanes de chantiers exiguës ne sont pas toujours équipées. Aussi, chaque ouvrier, le temps d'un chantier, investit-il l'espace public en y développant des pratiques habituellement réservées au domaine privé. Les fontaines ou les jets d'eau, lorsqu'il y en a, sont utilisés pour le nettoyage des vêtements, des mains et du visage. Après le repas de midi, quelques ouvriers s'allongent pour se détendre et faire la sieste sur un banc public, une pelouse. Les hommes ôtent ou mettent leurs vêtements de travail dans la rue. Enfin, les ouvriers mangent ensemble assis sur un trottoir, dans un fossé ou sur la pelouse d'un espace vert à proximité du chantier. Chacun apporte sa glacière, et le contenu de chaque "*gamelle*" donne des indications non seulement sur les goûts et les dégoûts alimentaires mais aussi sur les budgets et sur la façon dont ils sont gérés.

La composition des repas est censée livrer des informations sur la situation matrimoniale des ouvriers, sur l'entente au sein des couples. Une absence de plat cuisiné est interprétée comme le signe du célibat ou d'une mésentente. M. évitera de parler à E. de sa femme s'il mange un sandwich. L'idée selon laquelle le

contenu des gamelles renseigne sur la vie privée voire affective n'est pas exprimée haut et fort. Les hommes y font allusion à demi mots : *"Il n'a pas toujours de viande dans sa gamelle"*, *"Tu sais ils font des plats congelés maintenant pour les hommes comme toi..."*. D'une façon générale, il existe peu de possibilités de se soustraire au regard des collègues de travail en s'aménageant un espace intime.

Actions sur soi et Représentations

Les ouvriers s'attribuent des corps identiques, usés de la même façon, formés ou déformés de la même façon, pliés, rugueux de la même façon parce que soumis aux mêmes conditions. Dans les discours qu'ils tiennent sur leurs corps, j'ai relevé deux registres³. L'un souligne la puissance physique, l'héroïsme, la virilité ; l'autre dit plutôt l'usure, la fatigue, la douleur. Chacun de ces registres s'articule à des gestes, à des objets, à la présence ou à l'absence d'outils. Je vais maintenant montrer comment représentations et actions s'alimentent mutuellement.

Des corps héroïques, des corps virils

Le travail sur les chantiers de Travaux Publics est présenté par la plupart de ceux qui y interviennent comme une activité d'aventuriers. Ils doivent *"lutter contre des choses costauds"*, chaque fois différentes et qui paraissent invincibles (un éboulement, un mur de roche...) mais ils *"finissent toujours par gagner"* grâce à leur *force*, à leur *courage* et à leur *esprit d'invention*. Je classe aussi dans ce registre sur la puissance et l'héroïsme des corps un corpus de blagues et de déclarations concernant les prouesses sexuelles.

Les corps sont dits virils, forts, vigoureux en même temps qu'il est question d'outils costauds, puissants. Un engin est régulièrement évoqué lorsque de tels propos sont tenus : le tractopelle. En même temps qu'ils expriment leur admiration envers cette machine et ceux qui l'ont conçue, les hommes lui attribuent les mêmes qualités qu'à eux mêmes. Le tractopelle est dit fort, adaptable, ingénieux, mais aussi délicat. Il hisse un homme, transporte de l'eau, arrache, soulève, creuse, déplace, coince... Il prolonge les organes moteurs. Il prolonge aussi l'esprit en favorisant l'invention de "systèmes D." performants. En créant, les ouvriers ont le sentiment d'échapper à la routine, de n'être plus dans la reproduction et de se distinguer. En effet, au souvenir de chaque chantier est accroché celui d'un ou de plusieurs "systèmes D." et de leurs auteurs. Ces créations, pour reprendre les termes de Claude Lévi-Strauss (Ibid : 35) *"parlent de leur auteur"* qui *"y met toujours quelque chose de soi"*.

³ J'ai privilégié le recueil de paroles en situation et provoqué des discussions sur ce sujet avec une quarantaine d'ouvriers.

Les tractopelles, en plus de leurs apports techniques, valorisent les chantiers. Ils sont interprétés par les ouvriers comme une marque de reconnaissance des qualités qu'ils s'attribuent. La présence de ces gros engins engendre des sensations qui édifient les corps en corps héroïques, les stimulent, voire les magnifient : les sons, les rythmes, la visibilité du chantier, la facture même de l'espace chamboulé par le tractopelle, le frôlement entre cette masse de fer articulée et les corps des ouvriers, la prudence et la concentration nécessaires engendrent des émotions esthétiques y compris chez ceux qui ne sont pas conducteurs d'engins : *"Regarde cet homme qui dirige avec tant de finesse un mastodonte", " Il y a des engins vraiment magnifiques", " Moi j'aime ça, ce bruit, cette force. C'est beau."* (maçons et poseurs).

Ne pas disposer de gros engins prive le chantier et les hommes de cet aspect spectaculaire, de ce style et de sensations qui participent d'une esthétique. Le chantier est alors déprécié, les ouvriers aussi. Or, il est impossible d'introduire un tractopelle à l'intérieur d'un égout. Au fond des collecteurs, cette absence est vécue par les ouvriers comme une déchéance, un élément de dévalorisation. Cela nous conduit vers le deuxième registre évoqué plus haut.

Des corps usés, des corps impuissants

Très régulièrement les corps sont aussi dits usés, épuisés et même impuissants.

"A la fin d'une journée de travail je n'ai plus la force de taquiner ma femme" ou encore : "Nous ,on n'a pas des mains à caresser les femmes. La femme si je la touche, elle crie : ça chatouille, ça chatouille." *"Les types à 40 ans on dirait qu'ils en ont 60 et à 50 ans tu leur en donnes 70. Leurs mains ce ne sont plus des mains, ce sont des pelles, aplaties, carrées..."*.

Lors des moments de découragement ou de fatigue, lorsque le chantier est privé d'outils valorisants, lorsque les hommes vieillissent ou évoquent leur vieillesse, ils s'attribuent un corps-outil. Pas n'importe quel outil, celui du manoeuvre. L'outil qui correspond à la fonction la moins qualifiée : la pelle. C'est aussi un outil qu'ils manipulent très souvent.

Être conduit à adapter une technique, à inventer un dispositif parce qu'un outil qui existe manque, revient, pour ces salariés, à être réduits à l'état de bricoleurs , à n'être plus des professionnels, à être dévalorisés. Être conduit, dans les corps à corps avec les matières (sables, boues, roches...) à exécuter avec son corps ce qu'une machine peut faire, c'est *"Etre traité comme un objet puisqu'il existe des machines, des outils pour cela"*. *"Ce n'est pas (ou plus) un travail d'homme"*. Les ouvriers expriment alors leur crainte d'être réduits, à force d'usure, à l'état d'objet. Ils considèrent que leurs corps sont atteints par le travail et ce sentiment est exacerbé quand l'intérieur du corps est concerné, quand des substances s'infiltrant au dedans. Le ciment abîme les mains, il brûle la peau et parfois engendre des crevasses. La poussière pénètre dans les poumons, elle bouche les pores. Cela concerne la quasi totalité des chantiers de Travaux Publics. Dans les égouts s'ajoute la crainte d'attraper un virus. *"On ne sait pas ce qui circule là dedans, on peut attraper le Sida ou d'autres maladies. Mais il faut bien gagner sa*

croûte”(maçon de 50 ans). Les corps ne sont pas entièrement clos, l’extérieur y pénètre. Contaminés par la saleté ou par d’éventuels virus, ces hommes sont censés pouvoir contaminer à leur tour ceux et ce qu’ils touchent. Ces représentations vont de pair avec des comportements d’évitement. Lorsqu’ils vont boire un café dans un bar, par exemple, ils restent au comptoir pour ne pas salir les chaises. Lorsqu’ils rentrent chez eux ils n’embrassent pas les membres de leur famille. Ils vont d’abord se laver. “*Je n’embrasse pas ma petite fille. Elle vient vers moi mais je l’évite. Je dois d’abord me désinfecter.*”, “*Je ne peux pas serrer mes enfants dans mes bras quand je reviens du travail. Je ne veux pas leur donner mes microbes. Ils ne le comprennent pas toujours*”. La saleté assigne des places parmi les autres corps, parmi les hommes. Si elle sépare des corps de ceux qui ne travaillent pas sur les chantiers, nous avons constaté qu’en revanche, les corps des ouvriers sont non seulement très proches les uns des autres mais perçus comme portant les mêmes stigmates. Par conséquent, le statut, la valeur attribués aux hommes engagés avec soi dans l’action est déterminant dans les représentations que les ouvriers développent sur eux mêmes. La plupart du temps les collègues de travail sont dépeints de façon très dévalorisée “*Des types qui n’ont rien dans la tête*”, “*Des bourricots*”, “*Il n’y a rien à en tirer*”, “*Tu peux discuter de rien*”, “*Ce sont les derniers des derniers. Des types vulgaires, vous ne pouvez pas imaginer, des fois j’en ai honte!*” (ouvriers) et les ouvriers maghrébins sont régulièrement l’objet de réflexions à caractère xénophobe. Les hommes s’efforcent de se distinguer les uns des autres mais lorsqu’ils pensent à leurs corps aux façons dont le travail les marque, ces efforts leur paraissent très vite illusoires : “*J’ai beau dire, je vaudrais pas mieux qu’eux. Tu n’as qu’à me regarder !*”(un maçon proche de la retraite) .

Dans les regards souvent auto-ironiques portés sur les corps douloureux, l’héroïsme n’est pas nié. Simplement, lorsqu’il n’est pas socialement reconnu, il devient dérisoire au regard des corps usés. Cet héroïsme a même joué contre les hommes : “*Chaque blessure, chaque accident, chaque risque pris parce que tu te crois fort, s’inscrit en toi et devient constamment douloureux quand tu vieillis*”. “*Chaque matin quand j’arrive sur le chantier avant même d’avoir commencé à travailler j’ai mal. Chaque jour, j’ai mal au dos. C’est le travail qui m’a fait ça.*” Le vieillissement rappelle régulièrement et de façon douloureuse, comment le corps a été formé par le travail. Les corps des ouvriers tels qu’ils les vivent et les décrivent sont emmêlés et semblables à d’autres corps, pénétrés par la poussière, ouverts par les blessures, déformés par le maniement des outils et le contact avec des matières rugueuses. Ils m’apparaissent en correspondance avec ce qu’écrit Mikhaïl Bakhtine (1970) à propos des corps carnavalesques populaires du Moyen Age qu’il qualifie de “*corps grotesques*”. Ces corps grotesques sont, selon lui, poreux, duels, jamais achevés, exorbités, ils comportent des excroissances qui les prolongent et les relient aux autres corps, aux choses, au monde. Bakhtine oppose ces corps populaires aux corps qu’il qualifie de modernes et qu’il décrit comme des corps “*individuels et clos*”, des “*corps tout prêts, dans un monde extérieur tout prêt*”. (ibid : 35)

Un corps poreux, rugueux, emmêlé à d’autres corps ainsi qu’à des substances dévalorisées est à l’époque actuelle et pour les travailleurs considérés un corps

honteux. Il arrive que ces hommes envisagent leur corps comme l'expression manifeste d'un échec personnel.

Bicorporalité et honte

Il apparaît que selon les outils et les tâches qui sont exigées d'eux, les ouvriers sont conduits à agir sur eux-mêmes. Ces actions s'accompagnent de représentations ambivalentes. Les ouvriers se présentent comme des êtres héroïques ou au contraire dévalorisés. Chacun développe ces représentations tour à tour, parfois même simultanément. Dès lors, de cette coexistence entre corps héroïques et corps meurtris naît du sens. C'est à partir des corps usés que les corps héroïques sont moqués et perçus comme dérisoires. Mais à leur tour, les corps usés, impuissants sont aussi l'objet de moqueries lorsqu'ils sont comparés aux corps jeunes ou en pleine action. Ces observations me conduisent à nouveau vers Mikhaïl Bakhtine. Selon lui, les corps grotesques sont ambivalents et doubles. De cette ambivalence naît une réflexion critique, un élan utopique. Il développe à ce propos la notion de bicorporalité. Philippe Lucas (1985 : 133) reprend cette notion dans son travail sur les mineurs de Montceau. *“Cette étrange cohabitation quasi hiéroglyphique d'un corps instrumentalisé, réduit à ce qu'il est économiquement, c'est-à-dire de la force de travail et cet autre qui se moque du premier et qui, sans être en parfaite intimité, est suffisamment familier avec le premier pour le soumettre à raillerie, licence ou à quelque mise en cause de nature grotesque... Chez les retraités mineurs mêmes, on retrouve à côté ou mieux avec le corps meurtri, cet autre corps qui se rit du premier- et dénonce le travail minier”*.

En effet, par l'ambivalence et la moquerie s'exprime une vision critique du travail et de celui qui l'accepte. Pour les ouvriers auprès desquels j'ai mené mon étude, se pose dès lors la question de l'acceptation des conditions de travail. Ils pensent leur situation en terme de domination. D'autres intérêts que les leurs déterminent ces conditions dévalorisantes, qui marquent leurs corps, les privent d'outils et touchent à leur intégrité corporelle en y faisant entrer le travail, la poussière, la saleté et parfois même la maladie⁴. Mais si ces regards ironiques ou non portés par les travailleurs sur leur propre corps dénoncent le travail, ils dénoncent aussi ceux qui finalement acceptent d'en subir les stigmates.

Ces corps usés et salis, sont, d'après ces salariés, le résultat d'une situation sociale mais aussi d'erreurs individuelles : *“C'est de ma faute, j'ai rien voulu entendre quand j'étais plus jeune”, “ J'ai rien fait à l'école. Surtout à partir de la cinquième quand mes parents ont divorcé” (un maçon de 35 ans), “ A un moment donné je me suis mis à faire des bêtises, j'ai pris de la drogue. Et voilà je ne m'en suis plus jamais sorti” (intérimaire de 28 ans)*. Les hommes éprouvent et expriment de la culpabilité. Parfois ils attribuent leur situation professionnelle à

⁴ J'ai pu observer des réactions allergiques et les ouvriers attribuent au travail dans les égouts des troubles pulmonaires et gastriques. Mais ce lien n'est pas attesté d'un point de vue médical et ces troubles ne sont pas reconnus comme des maladies professionnelles.

une constitution physiologique particulière qui les conduit à supporter ce que d'autres ne peuvent supporter : *"C'est le dégoût qu'on a ou qu'on n'a pas"*. *"Tu le sais tout de suite dès que tu respirez les odeurs (d'égouts). Soit tu supportes soit tu supportes pas. C'est physique. Soit tu restes soit tu pars sur le champ"*. Ici, l'absence de dégoût envers ce qui est sensé dégoûter, naturalise une position sociale et s'accompagne d'un sentiment de honte. A aucun moment, contrairement à d'autres groupes professionnels intervenant dans les égouts (Jeanjean : 1998), ces hommes n'ont exprimé de la fierté à côtoyer les eaux usées. Pour ne pas faire honte à ceux qu'ils aiment, certains ouvriers ne disent pas même à leurs amis qu'ils travaillent dans les égouts. *"Ma femme me demande de ne pas dire ce que je fais à nos amis, elle a honte. Et pour ma fille, elle préfère que personne ne le sache"*. *"Je dis juste que je travaille dans les T.P. je ne précise pas... Des fois je me demande pourquoi j'en suis arrivé là. Je sais que je reviendrai demain et les autres jours. Je ne suis pas glorieux. Tu sais, quand je sors d'un égout en pleine ville, je ne suis pas très fier de moi. Je n'ai pas du tout envie de tomber nez à nez avec quelqu'un que je connais."*. *"Pourquoi moi ? Pourquoi nous ? Parce qu'on est des bourricots, des ratés."* (maçons de 26, 32 et 51 ans). Il apparaît alors que la honte articule trois dimensions de la vie humaine : psychique, sociale et physiologique. Ce point illustre bien ce que propose Serge Tisseron à propos de la honte qu'il définit comme un affect social contagieux qui fait intervenir le corps, le groupe, le psychisme. (Tisseron : 1992)

A l'issue de cet article, il apparaît qu'en agissant sur des substances et sur des matières avec des outils plus ou moins sophistiqués, les ouvriers agissent sur eux-mêmes. D'un jour à l'autre, d'un chantier à l'autre, les situations ne sont jamais identiques et chaque homme développe des représentations plurielles de son corps. De cette pluralité naît une distance réflexive, critique, non seulement vis à vis des conditions de travail mais aussi de soi même. Pour ces hommes, l'acceptation de ce qu'ils font et du façonnage de leur corps par le travail, devient la preuve de ce qu'ils valent. Cette valeur est corrélative de celle qu'ils attribuent aux outils, aux substances mais aussi aux individus qui les environnent et leur ressemblent dans la mesure où ils partagent les mêmes conditions de travail. Les corps se construisent par rapport à d'autres corps, avec, sans et parfois même contre eux.

Références Bibliographiques :

- Bakhtine M. 1970, L'oeuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la renaissance. Gallimard, 471 p.
- Jeanjean A. 1998, Basses oeuvres. Ethnologie d'un réseau technique urbain : les égouts de Montpellier. Thèse de doctorat, Université Paris V, dir J.P. Warnier, Tutrice C. Pétonnet, 619 p.
- Lévi-Strauss C. 1990 (1962), La pensée sauvage. Paris, Plon : 393 p.

-Lucas P. 1985, La rumeur minière ou le travail retravaillé. Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 168 p.

-Parlebas P. 1999, "Les tactiques du corps", in Julien M-P., Warnier J-P. (eds) Approches de la culture matérielle. Corps à corps avec l'objet. L'harmattan, pp 29-45.

-Tisseron S. 1992 La honte : psychanalyse d'un lien social. Paris, Dunod, 196 p.